

Epilogue

La brume recouvrait les collines entourant le palais ducal. Il était difficile de dire si le soleil était ou non levé mais sa lueur suffisait depuis un moment à distinguer clairement les quelques mètres autour du petit feu. Assis en tailleur, Bandini s'escrimait depuis un long moment sur la serrure du coffre aux armes des Pazzi. Cecilia l'observait avec passion, mais elle était bien la seule.

Derrière les deux jeunes gens, deux couples étaient assis dans l'herbe mouillée. Julia et Ercole, serrés l'un contre l'autre, parlaient à voix basse. Elle lui racontait la fin de nuit et s'interrogeait sur l'étendue exacte du contenu du coffre. A quelques mètres d'eux, Vittoria faisait boire Balthazar. Plus tôt, elle avait bandé son flanc de son mieux, inquiète cependant de la profondeur de l'estafilade. Lui s'était montré beaucoup plus inquiet de l'état de sa main. La dague d'Angelo y avait tracé un sillon profond et irrégulier qui ne voulait s'assécher, plein de sang et de lymphes. La douleur était permanente, toute l'extrémité de son bras cuisait, élans discontinus et déchirements soudains.

- C'est un signe du seigneur, en riait-il, la sénestre est la main du péché et j'ai trop péché pour une vie. Il s'assure donc que je ne puisse plus en user.
- Taisez-vous, lui glissait Vittoria, maternelle, nous trouverons des linges et un médecin dans la journée.
- Un médecin ! Surtout pas, malheureuse. Trouvez-moi un barbier, un de ceux qui ont connu la guerre. Il prendra ma main mais il me laissera la vie, c'est plus que n'en ferait un médecin.
- Ne dites pas de bêtises, Balthazar, vous vous remettez.
- Je ne dis pas de bêtises, charmante Vittoria, j'ai vu trop de morts pour me tromper beaucoup en de telles affaires...

Une exclamation les interrompit : la serrure avait cédé. Vittoria et Julia se précipitèrent vers le coffre alors qu'Ercole et Balthazar restaient assis. Ils se jettèrent un clin d'oeil complice et amusé. Après quelques secondes de cohue tendue, les Julia, Cecilia et Vittoria s'écartèrent d'un commun accord de l'objet de convoitise et laissèrent Bandini en sortir pièce après pièce le contenu. Il énonça au fur et à mesure :

- Une liasse de parchemins anciens, un petit livre de compte, une bourse contenant... trois pierres grises, une bourse contenant... huit diamants, une liasse de documents pliés et scellés, quelques dizaines de ducats, près d'une centaine, à vue d'oeil, de florins, une lettre au porteur de la banque Gherardi pour un montant de dix mille ducats et deux petits lingots d'or.

Le sourire de Vittoria et Cecilia valait largement la moue déconfite de Julia. Balthazar adressa un sourire désabusé et un haussement d'épaule à Ercole avant de lancer :

- C'est certes bien moins que le trésor fabuleux que nous espérions, mais c'est bien assez pour nous réjouir, non ?
- Nous sommes riches, rit Vittoria.
- Espérons que les documents valent mieux que ça, lacha Julia en commençant à les parcourir.

La première liasse, à son grand désarroi, contenait les lettres de noblesse, dorées et médiévales autant qu'originales, de la famille Pazzi, ainsi qu'une généalogie courant jusqu'en 1478. Elle la rejetta avec dégoût dans le petit coffre. Le livre de compte lui parut plus important, mais inexploitable. Livre noire de la banque Pazzi, relut-elle en page de garde. Elle le feuilleta plus attentivement : investissements dissimulés, filiales servant de couverture à des mouvements de fonds, échanges de sommes colossales avec l'Europe du Nord, il y avait sans doute là de quoi faire saliver tout banquier, et en particulier son éminence Giovanni de Medici. Cela, au moins, n'était pas perdu. Elle passa enfin à la liasse de courriers scellés. Il lui fallut presque une heure pour en épilucher la totalité. Elle releva la tête pour constater que tous attendaient son expertise, tous sauf les deux vieux soldats, s'amusant à se chipoter sur l'évaluation des diamants.

- Riches ou morts, annonça-t-elle, c'est ce qu'offre cette liasse. Il y a là de quoi faire chanter une dizaine de princes italiens dans ces papiers. Et même en considérant les années passées, certaines de ces informations restent piquantes, pour le moins.
- Oserais-tu un chiffre, charmante courtisane ? lança Ercole, visiblement réjoui de la compagnie du vieil hidalgo.
- De trente mille à cent mille, lacha-t-elle. Peut-être un peu plus. Mais encore faut-il oser en user.

Ercole siffla.

- Après quelques années à Rome, je vois de quoi on parle pour de telles sommes. Et je confirme, bien des gorges furent tranchées pour moins.

- Comment allons-nous partager, lança Cecilia.

- Nous ? répondit Julia. Je n'ai aucune intention de vous demander votre avis, jeune fille.

Julia se tourna vers Balthazar. Il opina et se redressa sur un coude.

- Bandini, amenez tout par ici. Nous allons partager.

Bandini posa le coffre et tout son contenu entre Julia et Balthazar. Sans un mot, le vieil hidalgo se saisit des parchemins jaunis, puis fit signe du menton à son interlocutrice. Elle prit le livre de compte. Il prit la lettre de change, elle les lingots. Il prit les diamants, elle les florins, lui les ducats, elle les trois pierres grises. Une seule chose restait au fond du coffre : la liasse de courriers.

Ercole rit.

- Nous avons bien vieilli. Il fut un temps où de tels secrets auraient valu qu'on se batte pour les choisir en premier !

- Distribuons-les entre tous, proposa Balthazar en interrogeant du regard sa contrepartie.

Julia sourit. Elle saisit la liasse et commença à distribuer, tel un jeu de cartes, les lettres cachetées. Elle fit presque deux tours de la petite assemblée. Certains jettèrent un oeil à ce qu'ils avaient reçu. Vittoria blêmit, Ercole sourit largement, les autres rangèrent leur courrier sans plus d'émoi.

- Pouvons-nous maintenant pousser jusqu'à une auberge, et nous séparer dans des conditions moins matinales et humides ? demanda Vittoria en couvant du regard Balthazar qui tremblait.

-o-O-o-

- Constantinople ! Tous les savoirs du monde y sont regroupés, toutes les richesses de l'orient ! Il n'est pas de destination plus favorable, ni plus excitante ! s'enflammait le jeune Bandini à la table de l'auberge.

L'ensemble de la compagnie avec mangé richement. Certains continuaient à boire et à manger, d'autres se réchauffaient à l'écart, près du feu. Balthazar était de ceux-là, somnolant à moitié. Vittoria vint le rejoindre, apportant avec elle un grog fumant.

- Balthazar, lui glissa-t-elle, partiriez-vous à Constantinople ?

- Constantinople ? Et pour y faire quoi ? Ne pas comprendre un mot de ce qui y est dit ? Ne pas se faire comprendre ?

- Mais découvrir, non ? demanda Vittoria, hésitante. L'aventure ?

- Oh, l'aventure... Point n'est besoin de partir si loin, jeune fille. Mais si vous tenez à suivre ce blanc-bec de Bandini, pourquoi pas Constantinople ? Je doute seulement de sa capacité à vous défendre en de tels lieux.

- Moi aussi, à vrai dire. Il n'est pas très...

- Constant ? Solide ? Rassurant ?

- Oui, tout ça. Mais d'autre part, je...

- Tu quoi ? Tu l'aimes ?

- Non. Peut-être. Je ne sais pas vraiment. C'est le premier qui...

- Pfff, belle qualité que d'être le premier. Le plus bel imbécile peut être le premier !

- Je n'ai pas envie de vous abandonner, vieil acariatre, lacha enfin la jeune fille.

- Moi non plus, Vittoria, mais je ne suis pas sur de mériter que vous restiez pour moi. Je ne sais même pas aimer ma fille, alors toi...

- Ce n'est pas votre fille, vieux menteur, et vous le savez aussi bien que moi. C'est une demi-pute, rit-elle, entraînant le vieil homme avec elle.

- C'est assez vrai, concéda-t-il, réjouit, mais alors que me reste-t-il.

- Moi.

- Vous êtes bien trop jeune pour me faire de telles avances, je vous l'ai déjà dit.

- Trop jeune pour être votre fille ?

- Vous n'allez pas aussi me jouer cette musique ?

- Et pourquoi pas ? Ma mère s'est bien assez fait passer dessus pour que vous en soyez ! Qu'il en sorte au moins ce bien-là !

- Vous me voulez pour père ?!

- C'est un risque à prendre, lacha-t-elle avec un sourire cachant mal les larmes lui montant aux yeux.

Balthazar essaya de répondre mais sa voix s'arrêta dans sa gorge. Il leva les yeux sur la jeune fille mais ne put soutenir son regard. Il l'attira à elle de la main et lui baisa le front longuement. Lorsqu'il se tourna à nouveau vers l'âtre, sa lèvre tremblait, et il fit signe de la main à Vittoria de s'éloigner, de rejoindre les autres. Sur sa joue, une larme, unique mais retenue depuis si longtemps, traçait un chemin difficile à travers les cicatrices et les rides. Un sourire, plein de tendresse et de paix, se dessina sur ses lèvres lentement.

-o-O-o-

- Je suis vraiment désolée, commença Vittoria, je ne t'accompagnerais pas à Constantinople. Je sais que...
- Oh, lacha Bandini, visiblement surpris. Bien, bien sûr, je...
- J'espère que tu ne m'en veux pas trop, mais...
- Non, non, je comprends, se reprit-il rapidement. En fait, je m'attendais à ce que tu restes ici. J'avais compris que nous ne... enfin, je pars avec Cecilia.
- Quoi !?
- Oui, maintenant qu'elle a retrouvé son rang, nous pouvons... enfin, nous sommes de naissances semblables, donc à terme...
- Quelle espèce de serpent pétri dans la merde ! Et toi, ramassis de vomis macérés, souffla-t-elle à mi-voix, vous ne valez pas mieux l'un que l'autre !
- Vittoria, enfin, ne le prends pas comme ça. Ta compagnie était très...
- Ma compagnie te pisse dans la bouche, moins-que-rien !
- Mais ce n'est pas la même chose...
- Puissiez-vous finir tous les deux ramonés jusqu'à l'os par des janissaires obèse, conclut Vittoria en quittant la table.

-o-O-o-

De l'autre côté de l'âtre, Julia, la tête posée sur l'épaule d'Ercole, relisait le livre de comptes. Ercole semblait apaisé, ailleurs.

- Dis, demanda-t-elle, tu penses que ça intéressera Giovanni à quel point, assassin ?
 - Si ce n'est pas un imbécile, et je crois qu'il tient de son père, au point de te demander à peu près ce que tu demanderas, fille de mauvaise vie.
 - J'ai bien aimé ce que tu m'as raconté sur la campagne florentine, sur les collines et les petites vallées au Nord de la ville. Tu crois que les Médici ont des domaines à céder dans ces régions-là.
 - Ca se pourrait bien, Julia, ça se pourrait bien. Mais ce ne sont pas des endroits pour recevoir. Il n'y passe pas beaucoup des grands de ce monde. Tout au plus viennent-ils y mourir. Car le temps y passe lentement. Ce sont des endroits où il faut prendre le temps de voir les arbres pousser et les enfants grandir sous le soleil. Pas grand-chose d'autre à faire.
 - C'est un risque à prendre...
- Balthazar, de son fauteuil, sourit et acquiesça.

-o-O-o-

Balthazar chancelait légèrement mais il réussit à se hisser sur sa monture sans aide. Vittoria le surveillait du coin de l'oeil, attentive à toute faiblesse. Il tendit la main à Ercole :

- Nous avons déjà dépassé les années qui nous étaient échues, vieux soldat, alors peut-être tromperont nous le destin jusqu'à nous revoir encore. Si ce n'est pas le cas, essaie de mourir avec le sourire.
- Essaie surtout, quant à toi, de ne pas mourir tout de suite. Ta main semble mal en point.
- Elle l'est, ce sera notre première destination. Il semblerait qu'il y ait un barbier vétérinaire à Rimini. Il me remettra sur le droit chemin mieux que n'importe quel prêtre : il ne me restera que la main pour faire le bien.
- Je ne sais pas si tu sauras t'habituer, rit Ercole.
- Je n'en suis pas sûr non plus, mais je voyage avec un ange, que demander de plus ?
- Et où t'emmène cet ange, vieux malfrat ?
- Je ne sais pas exactement, intervint Vittoria, mais je veux voir Rome, Milan, Gênes, peut-être l'Espagne. Nous verrons, nous vivrons, conclut-elle avec un sourire radieux.

Sur ces mots, Balthazar sourit et adressa à Julia un dernier regard, plein de tendresse, qui disait : maintenant, je peux mourir, et pour la première fois depuis longtemps, je n'en ai aucune envie.

SEb.
Juin 2006.